



Réception de Xavier Hanotte

DISCOURS DE XAVIER HANOTTE
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 19 DECEMBRE 2015

Merci, cher François, pour ce portrait complice et très généreux. Sans doute ne craignais-je rien d'autre que ton indulgence, tant me marque encore cette phrase inaugurale de ton *Tueur mélancolique*, qui me permit d'entrer dans ton œuvre — dont je ne suis, depuis lors, plus sorti : « Je n'ai jamais été très bon pour tuer les gens. » Permets-moi donc de répéter que tu m'as offert là une grande joie, augmentée d'un grand honneur.

Paradoxe peut-être, je n'aime guère parler de moi. Du moins en dehors de ces romans où il est si facile de tout dire en demeurant caché. Qui veut me connaître me lira. Aussi, avant de passer à l'hommage de mon prédécesseur — car c'est bien l'exercice que l'on attend de moi, et qui serais-je pour y déroger ? — me contenterai-je d'aligner quelques remerciements.

À mes parents d'abord, qui ne conçurent jamais aucun plan à ma place et me laissèrent incroyablement libre d'explorer les voies qui devinrent les miennes. Il est des jours où l'absence de mon père, architecte modeste et rêveur qui ne se prenait pas pour un artiste mais l'était vraiment, me tараude davantage que d'autres. Cette occasion me le rappelle.

Je remercie aussi, malgré tout ce que j'ai pu écrire d'elles, les femmes qui m'ont aimé, bien ou mal. Je remercie surtout celle que j'aime et qui, même s'il lui semble encore difficile de le croire, me fait vivre chaque jour comme si c'était le premier.

Je remercie tous mes amis, vivants et disparus. Moi qui n'ai jamais eu ni frère ni sœur, je mesure la chance qui m'échoit d'en avoir découvert plusieurs au fil du temps qui passe.

Merci à vous aussi, chers consœurs et confrères, de m'accueillir si généreusement dans votre compagnie.

Merci encore à vous, éditeurs courageux auxquels j'ai à cœur de rendre votre fidélité jusqu'ici sans faille.

Je ferai allusion plus loin à celui qui fut, sans doute plus que d'autres, mon véritable père en littérature. Dans ce temple de la langue française, qu'il me soit permis de le lui dire en langue de Vondel : *bedankt, Hubert...*

Mesdames, Messieurs,

Lorsqu'un soir d'octobre 2014, rentrant du bureau, je pus entendre sur mon répondeur téléphonique certain message de notre Secrétaire perpétuel, annonçant la nouvelle qui me vaut de prendre aujourd'hui la parole devant vous, j'éprouvai d'abord quelque peine à croire que tout cela était bien vrai. Mais aussitôt, plutôt que de céder à la joie d'entrer dans une si prestigieuse compagnie, sans avoir dû rien faire pour cela sinon commettre quelques petits ouvrages d'un mérite discutable, le scribouillard ursidé, timide d'entre les timides, réalisa avec consternation qu'il allait devoir sacrifier à un usage redouté entre tous : le discours.

Si des vents favorables, comme on les appelle, avaient auparavant battu en brèche mon scepticisme foncier — « Moi, académicien ? Vous rigolez ? » —, j'étais moins préparé à célébrer le nom de celui auquel je serais appelé à succéder. Pourtant, il y avait belle lurette que mes lectures foulaient avec obstination les voies de la belgitude littéraire. Pour satisfaire mes curiosités, puis mes appétits, et dénicher les précieux ouvrages d'un Franz Hellens, d'un Jacques-Gérard Linze ou d'un Marcel Thiry, il fut une époque où l'exploration des bouquinerie constituait un exercice obligé. Mais aucun obstacle ne m'arrêtait. Je m'estimais donc équipé, presque omniscient.

J'avais tort.

Avouons-le sans détour, sinon sans honte, ma fréquentation posthume de Georges-Henri Dumont, mon prédécesseur au fauteuil n° 3 de cette vénérable

Académie, commença par une fâcheuse méprise. Le soir-même de l'annonce faite à Xavier, je dus en effet constater que l'historien belge auteur du *Panorama d'une défaite*, livre consacré à la Campagne des Dix-huit jours, était le professeur Henri Bernard, et non, comme je l'avais cru, l'homme auquel je succédais. Il me revenait donc, pour corser l'exercice, de faire l'éloge d'un quasi-inconnu — du moins pour moi.

Dès ce moment, la voie était tracée : le peu de loisir que me laissaient l'envahissant mais salutaire « second métier » — tel qu'en parla si bien le grand Marcel Thiry — et l'écriture obsessionnelle d'un gros roman-somme trop longtemps attendu par Belfond, mon fidèle éditeur, je le consacrerai à découvrir une œuvre jusque-là inapprochée et, exclusivement à travers elle, l'homme.

Mais avant de m'y lancer, je me posai la question qu'évoque le mot si dynastiquement connoté de *succession*. Très vite, au fil de conversations avec quelques-uns de mes nouveaux collègues, je compris qu'ils voyaient en ma petite personne un amateur de plongées romanesques dans le passé. Ce qui faisait de moi, somme toute, le possible héritier d'un historien distingué.

Reconnaissons-le, je me retrouve fort peu dans cette analyse — tout en admettant volontiers sa pertinence. En effet, ma fréquentation romanesque de certain pan de l'histoire moderne relève davantage d'un concours de circonstances narratives que d'une démarche volontaire et assumée. Au moment où je vous parle, il me semble donc toujours étrange de succéder à un docte historien. Ne suis-je pas, en littérature, un tenant résolu de ce *réalisme magique* qui, dans sa version flamande, aime à organiser des courts-circuits temporels et des collisions historiques impossibles — ou, à tout le moins, improbables ?

Pourtant, à mesure que je découvrais l'œuvre de Georges-Henri Dumont, le fil invisible qui nous reliait, de même qu'à nos prédécesseurs, finit par apparaître. Égrenons les noms des occupants successifs du fauteuil n° 3. Le grand Georges Eekhoud l'inaugure, digne représentant de ces grands Flamands francophones qui posèrent les jalons d'une littérature belge à part entière. Le suit Georges Virrès, châtelain-bourgmestre de Lummen, qui chanta la glèbe campinoise — et que ma grand-mère maternelle, pure wallonne, connaissait pourtant par un biais dont je n'ai hélas pas gardé le souvenir. Tout Liégeois francophile qu'il soit, Carlo Bronne ne dédaigne pas de se pencher sur la vie d'une aristocrate de Gaasbeek. Arrive

enfin Georges-Henri Dumont, Wallon né à Zottegem, dont le parfait bilinguisme lui vaudra de jouer — pour le coup, restons assis — les chefs de cabinet par intérim d'un ministre de la culture... flamande !

Pour leur relève à tous, voici donc ce petit germaniste, wallon à perte de vue mais amoureux des lettres anglaises et fils littéraire revendiqué d'un romancier flamand nommé Hubert Lampo.

Puisque je n'ai pas connu l'homme et ne suis ni journaliste, ni historien, il y aurait quelque cuistrerie à vouloir présenter en manière d'hommage un travail de pure compilation, dont l'aridité n'aurait d'égale que la superfluité. Le site de notre Académie et quelques articles de presse parus à l'occasion du décès de Georges-Henri Dumont rassemblent les dates et les faits, à partir desquels l'imaginaire de chacun peut se déployer selon ses penchants et ses spécificités. J'y renvoie donc par avance.

Surtout, m'intimide l'aura du biographe auquel je dois rendre justice, lui qui serrait son sujet au plus près, le rendait vivant, bref donnait chair à tous ces personnages qui, dans nos livres d'histoire, semblent trop souvent aplatis et desséchés entre les pages de quelque herbier mémoriel. L'Académie française ne s'y est pas trompée lorsqu'en 1990, elle décerna à Georges-Henri Dumont son prestigieux prix de la biographie, pour un *Léopold II* qui fit date jusqu'au-delà de nos frontières.

Cet exercice obligé, on comprendra j'espère que je m'en acquitte aujourd'hui avec une respectueuse concision. Mais avant toute chose, il me paraît important de relever le fait suivant : toutes les personnes avec lesquelles j'ai pu échanger quelques mots à propos de mon prédécesseur ne tarissent pas d'éloges sur l'homme, sa gentillesse, sa disponibilité, sa curiosité intellectuelle et son humour. Voilà qui, dans la république des lettres, où l'on tire volontiers sur toutes les ambulances, n'est guère courant. Et les plus beaux souvenirs de Georges-Henri Dumont, ce sont d'ailleurs les plus modestes d'entre nous qui les rapportent. Or, comme disait Fernandel à propos des techniciens de cinéma, dont l'avis lui importait en tout premier lieu : « Ceux-là, ils en ont vu ! » Beau bilan humain, qui peut faire envie.

Je parlais tout à l'heure de ce fil invisible qui reliait les locataires du fauteuil n° 3. Fort bien, mais à force d'explorer l'œuvre de Georges-Henri Dumont, je finis

par payer tribut à mes addictions romanesques et, contre toute attente, par nous trouver un point commun tout sauf allusif. Le hasard voulut que notre rencontre imaginaire, certes décalée dans le temps, eût lieu dans le dernier des ouvrages que je lus avant de rédiger ce discours.

Le propos liminaire de *La Vie aventureuse d'Antoine van Bomberghen*, paru en 1952, commence ainsi : « C'était aux lendemains de la libération du territoire national. Les hasards de la vie militaire avaient conduit mon bataillon au polygone de Brasschaat. Pour un soldat, plus épris des vieilles rues d'Anvers que des exercices tactiques, quelle aubaine ! Presque tous les soirs, je descendais vers le port, alors encombré de navires de guerre, et je ne me lassais pas de contempler l'immense Escaut par où s'étaient acheminées les armes de la victoire. Parfois aussi, un foyer ami voulait bien accueillir l'obscur fantassin, fourbu par les gardes inutiles et qui n'avait même pas le prestige de l'Anglo-Saxon ! »

L'historien eût sans doute grondé le romancier, friand de rencontres impossibles à la faveur de temporalités dérégées, mais à quelques années d'intervalle, nos pas se croisèrent donc à Brasschaat, où j'eus le douteux honneur de subir mon instruction militaire. Quant aux nostalgies scaldiennes et aux rencontres inattendues que l'on peut faire dans la métropole anversoise, elles me rappellent avec bonheur des souvenirs d'escapades et de bières partagées avec le cher Hubert Lampo, à une époque où le traducteur émerveillé d'être simplement là ne savait pas encore qu'il traverserait un jour le miroir de l'écriture.

Mais venons-en à des faits avérés, qui dessinent aussi le parcours d'un homme aux talents multiples.

Georges-Henri Dumont naît à Zottegem, en Flandre, le 14 septembre 1920, au hasard d'une affectation de son père, wallon et fonctionnaire. Il fait ses études primaires en flamand, à Gand, puis entre au fameux Collège Sainte-Barbe, encore au régime français, dont sortirent avant lui quelques fondateurs de notre littérature nationale, tels Verhaeren, Rodenbach ou Maeterlinck. Pareille formation fera de lui, très longtemps, un Belge pur jus, prompt à citer les poètes dans les deux langues. Il inaugurera d'ailleurs son parcours éditorial en 1941, par la publication d'un recueil de vers intitulé *La Voie rédemptrice*. Mais cette veine lyrique se tarira presque aussitôt. Étudiée à l'Université de Louvain en même temps que les lettres, l'Histoire le requiert. Sa voie est là. Il ne la quittera plus guère sinon pour donner,

vers les 80 ans, un recueil de nouvelles qui n'ajoutera rien à sa gloire. Quant au droit, qu'il étudie à Toulouse lors de l'Exode de 1940, Georges-Henri Dumont y trouvera matière à aiguiser son esprit analytique et tremper la précision de ses approches. Il servira aussi l'homme de cabinet, dont la carrière commence dans les années 50.

Car notre Académie, imitant en cela sa grande sœur française, honorera *aussi* le grand commis de l'État en l'appelant à siéger dans ses rangs. D'abord membre de l'équipe du ministre Maurice Van Hemelrijck — ce qui lui vaut d'apporter sa pierre à la conclusion du Pacte scolaire et à l'organisation de la Table ronde belgo-congolaise —, Georges-Henri Dumont devient le chef de cabinet de quatre ministres de la culture et initie avec quelques autres le *plan Wigry*, qui inaugure en Belgique francophone une première politique culturelle digne de ce nom. N'oublions pas non plus l'enseignant, qui transmet son goût de l'Histoire dans différents établissements secondaires puis à l'ICHEC. Ni le conservateur avisé des Musées royaux d'Art et d'Histoire. Enfin, parmi d'autres fonctions et présidences, il occupe pendant huit années un siège au Conseil exécutif de l'UNESCO. Il est même anobli par le Roi. Parcours impressionnant s'il en fut !

Lorsque, le 6 avril 2013, il s'éteint à l'âge vénérable de 92 ans, Georges-Henri Dumont, entré à l'Académie en 1988, a derrière lui une vie bien remplie, dont la multiplicité ne confine pourtant en aucun cas à la dispersion. Certes, les hommes passent, et leurs actions. Parfois leurs écrits restent. Quand les souvenirs de notre histoire politique récente s'estomperont, demeurera une œuvre d'historien. Un historien de son pays, attentif aux hommes et aux femmes qui, peu ou prou, obscurs comme illustres, contribuèrent à lui forger ce qui s'appelle une âme et un destin.

Paru dès 1941, son premier opus historique pose sur *Marie de Bourgogne* un regard neuf, aigu et pertinent. Il ressortira d'ailleurs en 1982, chez Fayard. D'emblée, la « méthode Dumont » se met en place. Elle s'affinera certes avec le temps, mais cet ouvrage inaugural contient déjà les ingrédients soigneusement choisis d'une recette ou, pour mieux l'écrire, les pièces maîtresses d'un outil dédié à radiographie des temps passés. Sans contester les tenants d'une historiographie récente davantage centrée sur les sciences humaines, l'idéologie et l'étude de vastes mouvements socio-économiques, Georges-Henri Dumont prend l'individu pour

pierre angulaire de ses constructions. Son analyse inclut donc la famille comme unité historique élémentaire et l'homme comme nucleus. Ne déclare-t-il pas, dans *La Vie aventureuse d'Antoine van Bomberghen*, déjà citée : « L'histoire d'un peuple n'est pas écrite, quand on a étudié l'évolution des frontières et des institutions, décrit les avatars des guerres et des traités, observé les progrès de l'économie et de la civilisation. Pour saisir le passé dans ce qu'il a d'essentiel, il faut connaître la structure intime des cellules mêmes de la société, il faut reconstituer la vie des familles de nos provinces. »

Ce personnalisme dont il ne se défera jamais l'incite à envisager comme sujets d'étude deux types principaux de personnages. D'un côté, des personnalités inconnues du profane, tels Antoine van Bomberghen, Louis Hennepin ou les colonisateurs oubliés de Banquibazar, allant commercer au Bengale sous la bannière de la compagnie d'Ostende. De l'autre, à la fois connus et méconnus de ce même profane, des acteurs dont le nom a certes survécu, mais n'évoque plus guère qu'un épisode de l'Histoire.

La première catégorie me rappelle, immanquablement, les images de *Nos Gloires*, cette collection en six volumes, richement illustrée de chromos réalistes hésitant entre le sublime et le grand-guignolesque, qui promenait le jeune lecteur à travers une vision pirennienne de l'Histoire nationale et internationale, où des proto-Belges jouaient les passagers clandestins et occupaient les coins de tableaux à la mesure de leur modestie. Pour sa part, *Marie de Bourgogne* représente parfaitement la deuxième catégorie de personnages chers à Georges-Henri Dumont. Car son regard et sa plume extraient la duchesse des habituels raccourcis et résumés, voire des platitudes rapidement débitées, pour reconstruire une authentique personnalité trop longtemps brouillée par l'Histoire avec un grand H.

Toutefois, Georges-Henri Dumont ne tombe pas sans nécessité dans l'anecdote ou la chronique. Non, en véritable historien qu'il est, exploitant des sources nombreuses, diverses et toujours citées — parfois même dans leurs langues originales, que ses éditeurs belges oublient de traduire — il part d'un portrait individuel puis, tel un cinéaste ouvrant l'angle de sa caméra, élargit sa vision, passe au portrait de groupe et, enfin, brosse en travelling le portrait saisissant d'une époque. Pour cet amateur éclairé, l'occasion est chaque fois belle d'inclure un panorama des arts, sans lequel le tableau demeurerait incomplet.

Méthode, disions-nous. Ce qu'il fait pour *Marie de Bourgogne* en 1941, Georges-Henri Dumont le refera un demi-siècle plus tard dans son *Léopold II*, avec une pertinence identique, certes un brin surprenante quand on compare deux personnages aussi éloignés par l'époque, le sexe et le caractère. D'aucuns ont voulu voir là un systématisme répétitif. Pour ma part, j'y décèle bien davantage la cohérence d'une approche scrupuleuse, confiante dans les outils de son analyse.

Car Georges-Henri Dumont prend l'Histoire très au sérieux. Jamais il ne sera le vulgarisateur habile d'une saga nationale largement méconnue. Au contraire, si sa plume vise indéniablement à la clarté du propos, l'historien ne s'autorise nulle part les facilités du conteur ni ne renonce à rendre avec l'exhaustivité requise les complexités des situations abordées. Ainsi la biographie de *Marie de Bourgogne* peut-elle égarer le lecteur en quête de simple divertissement — il s'est trompé d'adresse ! — dans le cours méandreux des alliances et de leurs retournements.

En compensation peut-être, Georges-Henri Dumont ne s'interdit pas — et on lui en sait gré ! — quelques très ponctuelles échappées dans un lyrisme teinté d'imaginaire, sortes de respirations dans la trame serrée d'un exposé scientifique. Qu'on en juge par cette description de Venise, qu'il prête à l'obscur Antoine van Bomberghen arrivant dans la Sérénissime : « Antoine van Bomberghen ne s'attarde donc pas. Gavé de beauté mais point d'aventures, il remonte en gondole le Canalezzo, la voie patricienne de Venise. Une centaine de palais aux assises rongées par la marée saline, se dressent sur ses bords avec la fierté sévère des marchands guerriers. Les algues et les mousses ont frangé de vert les seuils ou les escaliers dont les marches glissent vers l'eau. Parfois les flots pénètrent en clapotant dans une cave mystérieuse que surmonte le visage érodé d'un dieu marin. Pour Antoine van Bomberghen, les pieux d'arrimage bariolés d'après le rang social de chaque famille semblent évoquer les jalons d'une vie dont la couleur variera selon les caprices du destin... »

Il sème aussi, dans ses textes les plus sérieux, les pépites d'un humour et d'une ironie consubstantiels à son écriture. Ainsi, dans la biographie de la duchesse de Bourgogne, trouve-t-on par exemple ce commentaire sur la mort de Charles le Téméraire : « Jean Molinet n'invente pas : dix ans après la bataille de

Nancy, des personnages prêteront encore de l'argent remboursable au retour du duc. Heureux emprunteurs ! »

Cet art de la pointe persistera, dont les exemples sont nombreux. Dans son *Histoire de Bruxelles*, publiée en 1997, Georges-Henri Dumont ne nous confie-t-il pas, avec un clin d'œil, que le duc de Wellington parlait français... avec l'accent bien gras de notre capitale ? Ou, un peu plus loin, que la statue de Geefs ornant la place des Martyrs « ressemble trop à la Vénus de Milo, les bras en plus, et le lion à ses pieds semble sortir d'une ménagerie » ?

Après *Marie de Bourgogne*, la galerie des portraits va s'étoffer au fil des ans. *Louis Hennepin, explorateur du Mississipi*, en 1942, commence le défilé des héros proto-belges inconnus. Suivent *Léopold III, roi des Belges*, en 1944, puis une première approche de *Léopold II*, par le biais de ses *Pensées et réflexions* en 1948, *La Vie aventureuse d'Antoine van Bomberghen* en 1952, *Memling* en 1966, *Elisabeth de Belgique ou les défis d'une reine* et *La vie tragique du lieutenant Lippens* en 1986, le très renommé et primé *Léopold II* en 1990, puis, bouclant doublement la boucle en 1999, *Marguerite de Parme* — dont la vie, à un siècle de distance, montre d'étonnantes similitudes avec celle de *Marie de Bourgogne*, qui avait entamé la série.

Ces portraits d'hommes et de femmes, connus ou méconnus, placés aux carrefours de l'Histoire, en particulier la nôtre, ne forment qu'un pan de l'œuvre. Car Georges-Henri Dumont apprécie aussi le portrait de groupe et ne dédaigne pas le charme d'un certain pittoresque, pourvu qu'il serve son propos.

Un livre tel que *Banquibazar, la colonisation belge au Bengale au temps de la Compagnie d'Ostende*, paru 1942 et réédité en 1982, fait la part belle aux aventures rocambolesques — quoique bien attestées — de quelques individus débrouillards, entre conquistadors tardifs et pieds nickelés sans peur sinon sans reproche. Cette même veine forme d'ailleurs la substantifique moelle du recueil intitulé *Des Belges aventureux*, paru en 2005, réjouissante collection de vignettes célébrant la bougeotte pas nécessairement proverbiale de nos compatriotes, entre le règne de Saint-Louis et notre époque si peu légendaire.

Enfin, puisqu'il ne se refuse aucun point de vue, l'historien laisse la palette du portraitiste et, gagnant les altitudes, prend à bras le corps des époques entières, dont il brosse la fresque à coups d'épais volumes. Cela donnera, notamment, une

monumentale *Histoire des Belges*, en 1954 et 1956, ainsi qu'une pionnière *Histoire de Bruxelles*, publiée en 2001, opportunément sous-titrée *Biographie d'une capitale*. Enfin, comment passer sous silence la mission qui lui échoit de fournir à la prestigieuse collection *Que Sais-je ?*, le volume consacré à la Belgique, où l'histoire se taille davantage que la part du lion, et dont il se tire avec les honneurs au fur et à mesure des mises à jour.

Sans doute, on s'étonnera de constater que ce grand commis de l'État, placé à des postes clefs en des périodes particulièrement agitées de son évolution, ait peu sacrifié à l'écriture de mémoires. C'est là méconnaître la modestie de Georges-Henri Dumont, toute pétrie d'un sens inné de la mesure. On écartera le rapport de *La Table ronde belgo-congolaise*, paru en 1961, sorte de livre blanc ou, plutôt, de compte-rendu consciencieux des pourparlers qui menèrent à l'indépendance de la Colonie. L'historien s'y met très exclusivement au service de ses futurs collègues, à l'intention desquels il compile des informations de première main. Nous pensons bien davantage à son unique volume de souvenirs, *De la paix scolaire à la tourmente congolaise* (1995), dont il s'excuse presque de le confier à la publication. On se demande bien pourquoi ! Car si l'historien scrupuleux et exhaustif y gère toujours une documentation sans faille, le mémorialiste s'y autorise des escapades bienvenues par les voies de traverse du paysage politique. Sans doute comprend-on mieux, vues des coulisses, les tractations souvent byzantines qui présidèrent à la fin de la guerre scolaire, ainsi que les découragements du ministre Van Hemelrijck, idéaliste pragmatique, confronté à la sourde opposition de milieux coloniaux peu pressés de lâcher quoi que ce soit de leurs privilèges alors que le navire coule déjà... On a aussi la faiblesse de se régaler à la faveur d'un intermède espagnol, quand l'historien se fait ironiste : « Mais voici que débute la cérémonie commémorative ! Sous un dais semblable à ceux qui, chez nous, abritent le saint-sacrement lors des processions de la Fête-Dieu, le général Franco, bedonnant, le ventre ceint d'une large écharpe rouge, s'avance vers la chapelle gothique. Dans le chœur, les personnalités invitées ont pris place. S'y distingue particulièrement, même aux yeux des Espagnols, Robert Gillon, président du Sénat, en grand uniforme, couvert de décorations, tel un véritable arbre de Noël. »

De même, on s'indigne avec lui quand il découvre sur la vitrine d'une boucherie congolaise l'inscription « Viande pour boys et pour chiens ». Ou

lorsque, dans une pâtisserie : « Devant le comptoir, un Africain me précède. Il commande deux bolus. La vendeuse les lui dépose dans les mains ouvertes. Je fais ensuite le même achat mais reçois les deux bolus dans un petit sac en papier... »

Enfin, en clôture de ce périlleux exercice — et pour céder un peu à ma formation de dépiauteur de texte —, qu'il me soit permis d'évoquer brièvement un opus particulier. Selon moi, *Le Miracle belge de 1848*, initialement paru en 1948 et réédité en 2005 sous une forme augmentée, à l'occasion des 175 ans de notre pays, concentre dans ses pages tous les talents de Georges-Henri Dumont. Et tout d'abord, il affirme une hauteur de vue inaccessible aux emballements idéologiques de tous ordres.

Pour l'historien, il importe avant tout de s'en tenir aux faits, et de les analyser pour ce qu'ils sont. Dans cette grande fresque, peignant avec verve une Europe trop longtemps figée et conservatrice, travaillée dès lors par la fièvre révolutionnaire et cédant à son bouillonnement, la jeune Belgique de 1848 fait figure d'exception : elle demeure inébranlable.

Venus d'au-delà de ses frontières, les frissons de l'émeute passent sur elle sans l'émouvoir véritablement. Un roi lucide et surtout réaliste tâche d'y jouer les arbitres constitutionnels entre des politiques davantage soucieux de pratique que de théorie. Certes, une classe laborieuse exploitée ploie sous les affres de la misère, mais les agitateurs de tous poils, qu'ils soient généreux ou intéressés, se lassent de travailler en vain une pâte humaine à *qui on ne la fait pas*, tant elle soupçonne chez eux une autre face de l'exploitation, celle des ignorants par *ceux qui savent*.

Démocrates, anarchistes ou simplement séditieux, les exilés les plus prestigieux de l'Europe entière y trouvent asile, pourvu qu'ils observent une discrétion de bon aloi. Bref, sorte de bonace ouverte au centre des tempêtes, la Belgique se contente, bien ou mal, de fonctionner. Sans doute parce que, comme le pense son souverain, la révolution bourgeoise de 1830, pour n'être pas parfaite et encore moins complète, a du moins accompli ses prudentes promesses. Ce que l'Europe réclame alors du haut des barricades est considéré chez nous comme acquis depuis 18 ans. Bref, la Révolution qui secoue la France de Louis-Philippe n'enfoncerait chez nous que des portes ouvertes, brisant par là même sa propre dynamique.

On entrevoit tout de suite le piège. Georges-Henri Dumont se garde bien d'y tomber. Plutôt que d'encenser un hypothétique *bon sens belge*, auquel il ne souscrit pas davantage qu'un éventuel immobilisme philistin, l'historien démêle l'écheveau complexe d'intrigues politiques et diplomatiques, fouille les correspondances des grands hommes comme de leurs exécutants, bref convoque son imposante documentation et sa non moins grande culture pour exposer, au bout d'une démarche quasi policière, la mécanique d'un bouleversement continental auquel la Belgique, de par ses spécificités géographiques, sociales et historiques — bien plus qu'ethnologiques —, ne *pouvait* tout simplement céder.

On s'en doute, le biographe s'en donne à cœur joie. Sa galerie de personnages, du plus chatoyant au plus terne, dynamise le récit et encadre à point nommé le récit fouillé des faits. Quant au narrateur, son art de la formule frappe l'esprit et maintient l'intérêt de son lecteur. Ses portraits en bénéficient au premier chef, ainsi lorsqu'il affirme : « Thiers n'est que lui-même et c'est beaucoup » ; ou « Lamartine (...) a barbouillé les imaginations avec les couleurs criardes de son Histoire des Girondins ».

Les traits qui précèdent révèlent aussi que, s'il se veut d'une scrupuleuse honnêteté dans sa relation des faits, Georges-Henri Dumont ambitionne davantage que le rôle de simple rapporteur. Quelques-unes de ses sympathies — et donc de ses antipathies — affleurent à la surface de son récit. Ainsi, les promoteurs de la II^e République se voient-ils régulièrement persiflés par notre historien. Au portrait d'un Lamartine dépassé par les événements s'ajoute celui d'un Ledru-Rollin spécialiste du double jeu, couvrant des auxiliaires à la fois vulgaires et madrés. Quant aux idéologues, tous en prennent pour leur grade : Marx est complètement dépourvu du sens de l'honneur, Engels passe son temps à reluquer les donzelles, Victor Considérant délire à jet continu, Charles Fourier « a la nostalgie d'un vieux garçon casanier et maniaque, d'un sergent de boutique ». Quant à leurs sectateurs, ils se voient qualifiés d'« énergumènes », victimes des « utopies les plus fumeuses ».

C'est un fait, Georges-Henri Dumont n'apprécie guère les révolutionnaires : le récit picaresque et drolatique qu'il brosse de l'échauffourée de Risquons-Tout, tentative avortée d'invasion prétendument libératrice menée par quelques exilés avocats de la république, suffit à nous en convaincre.

Rien d'étonnant, quand on y songe. Homme du centre, du dialogue et de la courtoisie, Georges-Henri Dumont n'aime les têtes brûlées que lorsqu'elles mettent leur ambition, leur rêve et peut-être même leur folie au service de causes où le pouvoir n'est qu'enjeu secondaire. Car l'historien l'a soutenu et, toute sa vie, l'homme d'action s'en est fait une devise : avant toute chose, le pouvoir est une charge. Et cette charge doit s'exercer avec mesure et humilité.

Je vous remercie pour votre attention.

Copyright © 2015 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Xavier Hanotte, *Discours de réception. Séance publique du 19 décembre 2015 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015. Disponible sur : <www.arlfb.be>